

Où s'abonne à Lyon,

Rue Neuve, 37, au 2^{me}.

(UNE BOITE EST PLACÉE DANS L'ALLÉE.)

L'ENTR'ACTE paraît le Dimanche, et se vend dans les Théâtres.

LES AVIS ET RÉCLAMATIONS doivent être adressés franco au bureau de L'ENTR'ACTE.



Abonnement

Pour 3 mois — 3 francs.

Un numéro avec dessin, — 25 c.

Sans dessin, — 15 c.

PRIX DES INSERTIONS :

25 centimes la ligne. — On traitera de gré à gré pour les annonces d'une certaine étendue.

L'ENTR'ACTE,

Gazette des Salons et des Théâtres.

DESSINS DE MODES, GROQUIS, PORTRAITS D'ARTISTES.

Anis.

Les cadres étroits de notre journal ne nous ayant pas permis de publier en entier la biographie de Bocage, telle que l'a tracée la plume spirituelle de M. Félix Pyat, nous renvoyons nos lecteurs à la collection de la *Revue de Paris*, tome 10, livraison de septembre 1855, qui se trouve en lecture au cabinet de Mme Durval, place des Célestins.

Yalidtza la Bohémienne.

Enveloppée d'un long voile, elle sort de sa cabane, lorsque les étoiles, déjà chassées de l'orient par le crépuscule, semblent s'être réfugiées dans la partie occidentale du ciel.

CHATEAUBRIAND, *les Natchez*.

Une vengeance que le sang seul pouvait éteindre.

BYRON, *Childe Harold*.

— C'est la bohémienne! c'est la bohémienne! criait le peuple qui s'était rassemblé sous les arcades de la magnifique église de Saint-Janvier à Naples.

— Eh! arrive donc, Yalidtza! Trois fois le soleil a déroulé ses blancs rayons sur nos figures bronzées depuis que ta parole nous a prédit des temps heureux; que faisais-tu loin de nous, pauvre fille errante? disait un jeune lazaronne en jetant sur la bohémienne des regards d'amour et de pitié. Tu ne portes plus sur ton front pur comme la rosée du matin le signe sacré des druidesses, la branche du chêne éternel. Nous t'avons accueillie parce que ta voix est plus harmonieuse que la brise qui joue en nos champs de maïs, parce que tes yeux sont plus limpides que les flots où la gondole te berce le soir, parce que tes petits pieds, plus prompts à franchir l'espace que l'aile de l'aigle, dansent aux accords de nos mandolines les bizarres danses de ton pays; et au jour d'une fête, quand nous voulons que la poésie de ton âme exhale ses prophétiques accents comme la fleur de mai, tu la caches dans les ombres et rien ne nous révèle le parfum de tes jours. O Yalidtza, dis-nous ce qui te rend pâle comme l'astre de la nuit. Pourquoi n'as-tu pas dans les longues tresses de tes noirs cheveux les mystiques couleurs de l'arc-en-ciel? pourquoi n'as-tu pas ton large jupon plus vert que le houx, ton rameau magique? pourquoi n'as-tu pas ta ceinture plus rouge que la grenade dont tes lèvres ont la fraîcheur? Pourquoi marches-tu les pieds nus sur la pierre que les feux de midi font brûlante? pourquoi ta taille haute et fière comme le peuplier se dérobe-t-elle sous un voile de deuil qui nous annonce une douleur? Que t'est-il arrivé? La flamme n'est-elle dévoré la tente aérienne qui t'abritait dans tes courses mystérieuses? La neige des montagnes où ton père avait élevé son toit a-

t-elle en débordant englouti ton berceau? Une main impie a-t-elle renversé la madone que ta mère priait pour toi. O Yalidtza, confie tes peines à celui qui te bénit pour les hymnes saintes que tu lui chantais aux heures de souffrance.

— Lazarone, la hutte où ma mère me mit au monde est encore debout sur les immenses rochers; l'oiseau qui venait à travers le feuillage me gazouiller l'aube n'a pas été tué par le chasseur; une main profane n'a pas souillé la barbe argentée de mon père; ma tribu n'a pas été ravagée. Mais un homme, en traversant ma terre natale, me regarda; la beauté de ses yeux m'éblouit; sa voix plus vibrante que le son argenté de la cloche me fit tressaillir. Il but de l'eau de notre source, il s'assit à notre table, il dormit sur nos nattes de joncs, et le lendemain lorsqu'il se réveilla, lorsque son coursier allait l'emporter, il me dit : « Yalidtza, je t'aime! » Ce que ce mot renfermait en lui je ne le compris pas; mais tombant à genoux, croisant mes mains sur ma poitrine, je lui répondis en inclinant la tête vers le sable : « Maître, je te salue et suis ton esclave. — Suis moi! » me cria-t-il. Plus légère que la gazelle de nos déserts, je m'élançai sur le dos de Straly, son beau cheval à la crinière flottante. Je quittai mon sol et ses herbes odorantes, mon ciel bleu et ses constellations; je me donnai, sans regarder mon avenir, à l'homme qui m'avait appelée à lui.

Ici Yalidtza murmura des paroles que nul ne comprit; le lazaronne semblait sourire à la lame de son stylet.

— Vous ne m'avez pas chassée de vos contrées, dit-elle en tendant la main à ceux qui l'écoutaient; que le Dieu d'Abraham donne la force à votre corps et la paix à votre cœur! Je suis venue à vous dans la parure que les filles de ma race portent le jour de leurs fiançailles. J'allais épouser l'ami de mon père, le chef de ma tribu. Ces vêtements de vierge, je viens de les livrer au bûcher, parce que je les ai déshonorés; c'est la loi de ma nation. Les vents déposeront peut-être leur cendre aux lieux de ma naissance, mais ils ne leur rendront pas leur pureté. Adieu, vous qui m'avez donné l'hospitalité! priez pour la bohémienne, pour l'infortunée qui vous inspira du ciel par ses rythmes divins, et qui va se le fermer pour l'éternité.

Lazarone, pour avoir mon anneau de fiancée, que ferais-tu? — Tout ce que tu m'ordonnerais de faire, Yalidtza. — Si je te demandais un souvenir, un gage? — Je te donnerais ce que j'ai de plus cher, de plus précieux ici-bas, ce qui m'aide à passer la vie avec courage et confiance, le chapelet que ma mère m'a donné en mourant. — Non, garde-le pour le dire en ma mémoire. Ma bague vaut-elle ton stylet? — O Yalidtza, elle vaut pour moi la couronne des rois. — Tiens, la voilà. — Merci, Yalidtza; en elle je trouverai le bonheur. Voilà mon stylet. — Merci, lazaronne; en lui je trouverai la vengeance.

Elle disparut, et ses dernières paroles se perdirent dans les chants

joyeux du peuple. L'élégante voiture de jeunes mariés venait d'arriver avec leur nombreuse suite devant la porte de la cathédrale.

— L'eau de la source ne désaltère pas le gosier qui a soif de sang, c'est donc du sang qu'il me faut. Ma haine poursuivra mes ennemis jusque dans leur race la plus reculée. Oh ! si ma malédiction avait une puissance, ils ne vivraient que des jours d'agonie. Pour eux, le lait serait amer, le ciel noir, les fleurs sans parfum, et l'oiseau ne jetterait dans l'air qu'un râle et des cris sataniques. Tu m'as aimée, superbe étranger, et tu vas épouser une autre fille que la bohémienne ; je vais t'entendre lui jurer d'être toujours à elle. Mais tu ne sais donc pas, insensé ! que les enfants de nos climats savent donner la mort ?

Et pâle, échevelée, Yaliditza, cachée dans un confessionnal, pleurait toutes ses larmes. Sa bouche, en blasphémant, grimaçait ; ses yeux semblaient fixer une victime.

— Belle et riieuse, pare-toi ; mets ton collier, tes rubans, ton voile. L'encens brûle à la chapelle, le prêtre prie et t'attend. Moi aussi je t'attends et te maudis !

Les fiancés s'agenouillèrent au pied de l'autel tout resplendissant d'or et d'argent ; les flambeaux scintillaient comme une auréole de rubis. Le jeune homme triste, le front incliné, pose sa main sur son cœur pour étouffer des soupirs qui l'eussent trahi... Oh ! c'est que dans ce moment il retrouve une pensée pour une femme abandonnée.

Ils sont unis... Un rire infernal s'est mêlé à leur serment.

N'êtes-vous jamais entré dans la chambre d'une nouvelle mariée ? Le lendemain surtout, que de joie, que de délire ! Vos yeux égarent vos sens. La femme d'une nuit est blanche comme son bouquet virginal ; sa chevelure tombe en boucles embaumées sur des épaules qui frissonnent encore d'un reste de plaisir ; ses paupières frangées de jais s'abaissent sur des perles d'azur ; ses lèvres roses et humides sourient au souvenir de la veille. Sur le tapis sont épars le voile et la couronne d'oranger, symbole d'innocence ; les fleurs sont déjà fanées. L'amour des époux aura-t-il une plus longue vie ?...

C'était aussi le lendemain ; Isoline était aussi dans une couche d'or et de soie, les paupières déroulées, le sein nu, la tête penchée, et de ses longs cheveux ruisselait du sang ; sur le tapis étaient aussi le bouquet et le corps de son mari, un stylet dans la poitrine. Horreur ! horreur !...

Et le ciel était toujours beau, et les airs, glissant sur les feuilles, les faisaient doucement frémir et semblaient recevoir de chacune d'elles une parole d'amour qu'ils emportaient en folâtrant.

« L'eau de la source ne désaltère pas le gosier qui a soif de sang. »

Et ces mots, errant sous les murs du château, s'unissaient à l'harmonie d'une musique toute céleste ; dans un accord aérien, ces paroles de damné se transformèrent en soupirs plus doux que le chant d'une fée.

Le jour se réveillait surchargé de parfums, et les amis des mariés dansaient encore, lorsque la sombre voix de Filsko, le chien de garde du château, suspendit la joie dans tous les cœurs.

Par un dernier effort, il se trainait au milieu de la foule, sur le parquet glissant et jonché de fleurs qu'une valse vive, animée, avait effeuillée avec un désordre voluptueux ; il était là, Filsko, sous une pluie de roses, les yeux en feu, le crâne entr'ouvert ; il tenait dans sa gueule, comme preuve d'un crime, le lambeau d'un voile noir ; il le déposa aux pieds de ses maîtres, et puis Filsko, le pauvre Filsko, dépensa son reste de vie en trois hurlements. Présage sinistre, affreux !

— Courons à la chambre de la mariée, dirent les témoins de cette triste scène ; et un rire infernal les accompagna jusqu'à la chambre de la mariée.

Le troisième jour qui suivit cette heure de malheur, dans le même cercueil deux jeunes cœurs étaient réunis ; deux jeunes vies venaient de finir dans un lit nuptial, leurs habits de fête furent leur linceul. On plaça sur leur tombeau la couronne d'oranger qui laissait s'épancher goutte à goutte tout le sang qui l'avait arrosée. Au même moment une mystérieuse main y jeta les débris d'un voile noir avec ces mots : « L'eau de la source ne désaltère pas le gosier qui a soif de sang. » C'était du sang qu'il fallait à Yaliditza la bohémienne, et un rire infernal réveille tous les soirs les habitants du château.

CLARA FRANCIA-MOLLARD.

BIOGRAPHIE.

M. Jules Pautet.

Nous offrons aujourd'hui à nos abonnés la biographie de M. Jules Pautet, rédacteur en chef de la *Revue de la Côte-d'Or*.

Parmi les célébrités de la province, M. Jules Pautet tient, sans con-

tredit, une des premières places, soit comme littérateur, soit comme écrivain politique.

Né à Beaune (Côte-d'Or) en 1799, il fut, bien jeune encore, destiné à la profession de son père, pharmacien dans cette ville ; mais un irrésistible penchant le poussa vers la littérature, et, certes, on reconnaîtra avec nous qu'il y avait vocation bien décidée chez l'auteur qui nous a donné successivement plusieurs livres fort estimés à juste titre et nombre d'excellentes brochures, tels que *l'Economie politique*, *l'Eloge de Monge*, *l'Hôtel-de-Ville de Beaune*, *l'Académie de Dijon*, etc.

Parmi ces ouvrages, nous ne saurions oublier de comprendre *les Chants du Soir*, ce livre d'une poésie intime, suave, pleine de mystère et d'amour, comme l'heure charmante qui la créa ; — mélodie de l'âme et du cœur, qui nous berce enivrés dans une mélancolie sans tristesse, et qui nous tient suspendus, en extase, entre la terre et le ciel.

Journaliste, M. Jules Pautet a fait resplendir sa logique serrée, sa polémique toujours vigoureuse et toujours digne, à travers les colonnes de *l'Opinion*, feuille parisienne ; et, plus tard, il dota du feu de ses inspirations, et de son système à haute portée, *le Patriote de la Côte-d'Or*, à la tête duquel il fut appelé comme rédacteur en chef, honorable fardeau politique et littéraire qu'il supporta presque seul pendant huit années ; car, durant ce laps de temps, chaque numéro du *Patriote* renferma, soit un feuilleton de littérature ou de science, soit un article de fond ou d'intérêt local, dû à la plume du courageux écrivain.

Aujourd'hui, rédacteur en chef de la *Revue de la Côte-d'Or*, M. Jules Pautet se distingue toujours par une éloquente concision de pensée et une vive souplesse de style dans les nombreux articles qui portent sa signature.

Poète, il n'a rien d'amer ni de profane dans le cœur ; tout est chaste dans son langage, rien n'y vient désenchanter la vie. Journaliste et homme privé, tous les gens de bien, sans distinction de parti, l'estiment et l'honorent ; aussi, rien n'est plus solide que l'amitié qu'il accorde, rien de plus stable que celle dont il est l'objet.

LE TÉNOR FORT ET LE TÉNOR LÉGER.

Le ténor léger est l'ombre du ténor fort.

Et, d'abord, disons que le ténor léger est une invention qui date d'hier, une création éminemment provinciale, et notamment lyonnaise.

Depuis bientôt trois ans, le ténor léger est devenu l'idée première de l'abonné ; la presse se préoccupe gravement de cette haute question. Vainement courent du nord au midi les pourvoyeurs de voix ; les directeurs sont aux abois.

Beaucoup, hélas ! ont été assez courageux pour tenter les chances d'un début, mais presque tous ont été engloutis jusqu'au troisième dessous par l'impitoyable abonné. Douze ténors légers en trois ans ! c'est de l'anthropophagie, du minotaurisme. L'Académie parle déjà de créer un nouveau mot pour la circonstance. La France entière a les yeux fixés sur nous.

Il s'en présentera, gardez vous d'en douter,

Répondait chaque soir le contrôleur à l'abonné. En effet, tout exprès, de n'importe quelle ville, un nouvel Alexandre, M. Roland, nous est arrivé pour trancher le nœud gordien, moyennant des appointements plus ou moins considérables, car les ténors forts ou légers sont hors de prix.

Le ténor léger, en général, est un des besoins, une des nécessités de l'époque, tout aussi bien que les chemins de fer, l'éclairage au gaz, l'asphalte et le bitume. Le dix-neuvième siècle est l'âge d'or du ténor. Au train dont nous y allons avec nos ovations et nos couronnes pour tout individu porteur d'un gosier plus ou moins flexible, il n'est pas impossible qu'avant peu nous fassions des dieux de tous ténors forts, et des demi-dieux de tous ténors légers. Dans cent ans, les ténors d'aujourd'hui passeront à l'état de mythes. Duprez sera le Jupiter-Tonnant de cette nouvelle mythologie.

Mais pourquoi nous montrer si exigeants pour le ténor léger, quand on a, comme nous, l'avantage de posséder un ténor considérablement fort ?

La romance, les petits airs, les petites barcarolles, toute la partie légère et badine d'un opéra est essentiellement du ressort du ténor léger ; c'est l'amoureux blond et timide de la comédie. Le ténor léger est le héros des opéras en un, deux et trois actes ; c'est l'homme des bosquets, des bancs de gazon, des fêtes champêtres, des modestes chaumières et des chalets.

Le ténor fort, au contraire, enlève avec aisance et facilité toute partition en quatre et cinq actes ; c'est l'homme des cortèges nombreux.

L'entr'acte Lyonnais.



J.F. JULES PAUTET.

des palais, des cathédrales, des tombeaux, des tournois, des émeutes et des places publiques.

Le ténor léger, c'est l'idylle, l'élégie, la nouvelle, le roman intime, l'impression de voyage. Il consomme par an plusieurs centaines d'aunes de rubans rose-tendre, une douzaine de vestes à la Colin et autant de houlettes.

Le ténor fort, c'est le poème épique, humanitaire, social, dantesque, byronien; c'est le roman moyen-âge à quatre et cinq volumes. Il fait une consommation incroyable de cottes de mailles, d'armures, de poignards, de souliers à la poulaine et de justaucorps rouges, bleus ou verts.

La voix du ténor léger est comme la fauvette, elle n'aime pas les longs voyages. D'ordinaire, elle se fait entendre dans les parages du parquet, de la loge des autorités et du balcon; rarement elle s'aventure jusqu'au milieu du parterre ou vers l'amphithéâtre. Le second rang de loges, la seconde galerie et les troisièmes sont pour elle des terres totalement inconnues; ses moyens ne lui permettent pas d'aussi longues excursions.

Bien au contraire de la voix du ténor fort, souvent trop à l'étroit dans la vaste enceinte du Grand-Théâtre. Aussi, prenant largement ses ébats, se plait-elle à se promener fière et sonore à travers les longs corridors, du parterre aux troisièmes, voire même sous le péristyle, à la grande satisfaction des contrôleurs et des vendeurs de contremarques.

Le ténor léger chante beaucoup, pendant la semaine, pour les abonnés, les billets de faveur et les feuilletonnistes, conjointement avec la comédie et le ballet.

Le ténor fort chante principalement les dimanches et les jours de fête, pour le peuple qui aime les grands coups de théâtre, les grandes passions et les grandes voix. Tout le personnel de la comédie est réduit, ces jours-là, aux rôles de comparses.

Eug. D.

REVUE THEATRALE.

Grand-Théâtre.

Nous comptons cette semaine trois opéras et trois débuts en différents emplois; les uns et les autres ont été religieusement écoutés et judicieusement appréciés par le public. S'il en avait été toujours ainsi, la direction ne serait plus à la quête de nouveaux artistes.

Dans l'*Eclair*, M^{me} Bouvaret, que nous connaissions déjà, nous a rendu la finesse de son jeu et le caractère d'ampleur et de mordant de sa voix. Si les débuts suivants de cette actrice sont aussi heureux que le premier, la troupe des dames de l'opéra sera complète. Inutile d'ajouter que l'*Eclair* a été, comme toujours, l'occasion d'un succès pour Siran et pour M^{lle} Joly. Garbet a rendu d'une manière satisfaisante le rôle du philosophe d'Oxford.

M. St-Denis paraissait mercredi dans le rôle de Piéto pour son second début. Le duo d'*Amour sacré*, et généralement tout le récitatif du rôle, ont donné la preuve de la justesse de nos observations. La voix de M. St-Denis est grave et bien timbrée, mais l'étude devra l'assouplir. La barcarolle du cinquième acte présente quelques difficultés dont le jeune chanteur n'a point triomphé. Toutefois, il y a dans M. St-Denis trois qualités importantes: l'âme de l'artiste, la jeunesse qui fait espérer, et par-dessus tout la connaissance de soi-même. « Je me suis trouvé bien faible, disait-il, dans ces mots du cinquième acte: *Nous regagnons le port*; mais les Lyonnais ont montré une indulgence dont je serai digne. » Nous recueillons ces mots avec empressement, et le public en saura gré au débutant. La *Muette* a été fort bien rendue par l'orchestre, par les chœurs et par le corps du ballet. M^{me} Siran est une délicieuse Fénella, Mazaniello porte aisément le poids de sa couronne, et M^{lle} Cundell rachète la faiblesse du récitatif par les beautés de son grand air du premier acte. Le théâtre le plus favorable à notre prima dona est sans contredit une salle de concert. Nous ne doutons pas de son succès actuel dans la soirée musicale de St-Étienne.

M. Roland, ténor léger, a débuté par le *Domino noir*; sa voix est fraîche, son physique agréable et son jeu plein d'aisance. Nous lui conseillerons, toutefois, d'aborder plus franchement l'épreuve des débuts. Le *Domino noir* révèle assez peu le chanteur, et, si l'on veut encore réduire un rôle trop faible déjà, le public a bien quelque raison d'être indisposé. La première condition d'un succès est de se conformer aux usages des théâtres sur lesquels on paraît. Nous ne répéterons pas nos éloges sur la voix si pure de M^{lle} Joly. Lecerf est un type d'Anglais fort comique; Ducouret et M^{me} Desvignes sont bien placés dans leurs rôles, et Constant, quoiqu'un peu froid, chante avec assez de bonheur, mais il n'a aucune tenue. Pourquoi faut-il que l'indiscrète franchise des vêtements collants trahisse quelquefois les peu gracieuses moulures d'une humanité trop puissante?

Le principal mérite d'un ouvrage est d'arriver en son temps. L'année 1832 eût vu l'immense triomphe des *Sept Enfants de Lara*. 1839 reconnaît bien dans cet ouvrage l'éruption d'une imagination brûlante, les éclairs du génie, les positions saisissantes; mais toutes ces qualités lui paraissent avoir été submergées par l'exagération, cachet déplorable du moment qui donna le jour aux *Lara*. Ce drame a le défaut de commander trop de cris, et de rejeter la plupart des acteurs dans l'ombre, pour faire place à deux d'entre eux. Bocage a eu ses lueurs d'inspiration sublime. Verdellat a bien créé le personnage du Maure.

Gymnase.

Antony vient de faire invasion sur cette scène. Bocage et M^{me} Beuzeville ont réuni tous les suffrages; mais il n'a, Dieu merci, pas dépendu des hommes des coulisses de faire manquer l'effet de cet ouvrage. Antony s'est vu forcé de s'éloigner de la scène pour prier un mari complaisant de frapper à la porte; les domestiques osaient à peine toucher à l'assassin, et la toile s'obstinait à ne point descendre pour voiler une position embarrassante.

Voyez du reste la contagion du mauvais exemple. Depuis le retour d'*Antony* au Gymnase, l'une des plus aimables pensionnaires de ce théâtre a disparu, victime d'un rapt peut-être; par malheur l'engagement s'est échappé avec elle; les droits de la direction sont frustrés; le répertoire est entravé. C'est la deuxième disparition survenue depuis deux ans; les charmes sont dangereux au théâtre. Étonnez-vous donc de voir les directeurs hésiter à traiter avec la beauté.

CAUSERIES.

Les grandes idées que l'on trouve dans le drame des *Sept Enfants de Lara* ont produit un tel enthousiasme vendredi dernier au théâtre du Gymnase, que, pendant l'entr'acte du troisième au quatrième acte, le public du parterre se dressait sur ses banquettes et mugissait de bravos et de trépignements. C'est qu'il faut bien le dire, jamais grandes pensées n'avaient trouvé d'interprètes plus grands que Bocage et Verdellat; aussi, à la chute du rideau, ces deux artistes ont ils été redemandés avec transport.

— Le rétablissement de la santé de M. Bruyat et la présence de M. St-Denis vont enfin permettre la reprise des *Huguenots*, si impatiemment désirée; notre nouveau baryton fera son troisième début par le rôle de Nevers.

— C'est définitivement cette semaine qu'aura lieu au Gymnase la première représentation du *Naufrage de la Méduse*; nul doute que cette pièce n'obtienne à Lyon le succès qu'elle a eu à Paris, car c'est M. Provence lui-même qui met la dernière main à la mise en scène.

Logogriphe.

Des quatre pieds d'en-haut protégez-moi, Seigneur!
Aux quatre pieds d'en-bas bientôt je vais descendre,
Pour venger et défendre

La vertu qu'outragea l'affront d'un suborneur.

Mot du dernier logogriphe: *Canne*, où l'on trouve *Anne*, *ane*.

VERGNIOLLE, rédacteur-gérant.

LYON. — IMPRIMERIE DE BOURSY FILS, RUE DE LA POULAILLERIE, 19.

COURS THÉORIQUE ET PRATIQUE

DE

COMPTABILITÉ COMMERCIALE,

EN VINGT LEÇONS,

PAR M. ALEX. MAYER, DE BESANÇON,

Professeur et auteur d'une nouvelle Méthode pour l'enseignement de la tenue des livres.

M. MAYER prévient le public, et particulièrement les jeunes gens qui se destinent au commerce, qu'il fera en cette ville UN SEUL COURS de compa-

bilité commerciale, où il enseignera non-seulement la Tenue des livres en parties simple et double, mais encore toutes les connaissances exigées d'un comptable.

La méthode mise en pratique dans ce cours est d'une telle clarté, qu'elle n'exige aucun effort d'imagination pour être conçue.

M. Mayer GARANTIT à tous ses élèves qui auront suivi ses vingt leçons avec exactitude, les capacités nécessaires pour occuper immédiatement des emplois de teneurs de livres dans quelque partie que ce soit.

MM. les commis-négociants, pouvant de cette manière éviter un long apprentissage, s'empresseront de profiter de l'occasion qui leur est offerte et qui

ne se présentera plus pour eux, attendu que le temps ne permet pas à M. Mayer de prolonger son séjour à Lyon au-delà d'un mois.

Les seules connaissances exigées pour l'admission au cours sont: la lecture, l'écriture et les quatre premières règles de l'arithmétique.

Ouverture du cours, le 2 octobre 1839, à sept heures du matin.

Prix: 30 fr. par personne, payables en souscrivant. Il y aura une enceinte réservée pour les dames. ou un cours particulier si leur nombre est suffisant.

On pourra se faire inscrire et retirer sa carte d'admission, tous les jours, de 2 à 4 heures, chez M. Alex. Mayer, hôtel du Parc, place des Terreaux.

LES BELLES FEMMES DE LYON.

En vente, la première livraison, contenant une Dédicace, une Préface, et les portraits de M^{mes} Adèle G., C^{***} et de L. C^{***}, née St-C^{***}. — Dessin : M^{me} Adèle G^{***}. — Prix : 50 c. la livraison.

En vente au Bureau de la *Chronique lyonnaise*, rue Mercière, 58, au 1^{er}, et chez tous les libraires.

CUIRS A RASOIRS

CHIMIQUES-ÉLASTIQUES.

De Hollaender, de Strasbourg.

DÉPÔT UNIQUE

A Lyon et dans le département du Rhône.

Chez ALLONGUE, Marchand de Nouveautés, rue Puits-Gaillot, 3.

Ces cuirs, fabriqués par M. Hollaender, qui a été seul chargé, pendant plusieurs années, de la fabrication des cuirs de M. Goldschmidt, sont bien supérieurs à ces derniers; M. Hollaender possède seul le *vrai procédé chimique*, et a apporté de grands perfectionnements, soit dans leur procédé, soit dans leurs formes plus élégantes et plus agréables. Ces cuirs, d'une perfection qui ne laisse plus rien à désirer, sont propres non-seulement à aiguiser les rasoirs et les canifs sans l'aide de pierre à repasser, mais aussi à donner le tranchant le plus fin aux instruments de *chirurgie* et d'*anatomie*, sans occasionner le moindre préjudice; leur emploi fait aussi disparaître, dans l'espace de peu de temps, toute trace de rouille, épreuve qui a été faite sur des expériences multipliées. — Par le moyen de ces cuirs, on parvient à faire couper le rasoir le plus usé, qui enlève la barbe sans aucune douleur, découverte vivement appréciée par les personnes qui se rasent elles-mêmes.

La supériorité de ces cuirs à rasoirs, bien reconnue par toutes les personnes qui en font usage, permet à M. Allongue d'en garantir l'excellence et la qualité, et de les reprendre après un *essai d'un mois*, s'ils ne répondent pas à tout ce qu'ils promettent.

Le prix des cuirs est fixé suivant leur grandeur. — Avec vis en bois, fr. 4, 5, 6 et au-dessus. — Vis en fer et cuivre, fr. 6, 8, 10 et au-dessus. — Cuir plat pour canifs et instruments de chirurgie, de 2 f. 25 c. et 3 francs.

Une instruction accompagne chaque cuir.

MM. les coiffeurs et autres marchands de Lyon et des villes environnantes qui voudraient tenir un dépôt de ces cuirs pourront s'adresser *franco* à M. Allongue qui pourra leur en remettre un assortiment en les faisant jouir d'une commission avantageuse.

M. Allongue prévient aussi le public que l'on trouvera toujours dans son magasin, à prix fixe, une grande quantité d'articles en nouveautés dans le dernier goût.

Parfumeries des meilleures maisons de Paris et de Londres; ganterie, broserie, parapluies, nécessaires de voyage, etc., etc.; chemises confectionnées en tous genres, et qu'il fera confectionner au goût des amateurs.

Attendant à son magasin, un cabinet pour la coiffure, bien connu et apprécié pour la coupe des cheveux et pour la confection des perruques, toupets et tout ce qui a rapport à l'art de coiffer les cheveux.

AUX DEUX PHILIBERT,

Galerie de l'Argue, 51, 53, 55.

FONTAINE, marchand Tailleur,

Prévient MM. les consommateurs qu'il arrive de Paris, d'où il a rapporté un choix considérable d'Habillements confectionnés dans le dernier genre, soit pour la saison d'hiver, soit pour celle d'été.

Un capital considérable met M. Fontaine à l'abri de toute concurrence, et lui permet de réunir la qualité, l'élégance et le bon marché.

M. Fontaine livrera dans le plus bref délai les articles qu'on voudra bien lui demander.

BAINS RUSSES.

Nous engageons les personnes affectées de rhumatismes, de catarrhes, de gouttes nerveuses, affections nerveuses, gastrites, paralysies, engorgements, maladies vénériennes, etc., de se renseigner sur les effets des Bains russes de la rue de l'Arsenal; elles apprendront que de nombreuses guérisons s'effectuent constamment par ce moyen. — Dans les cas de refroidissements ou transpirations arrêtées, dont les suites sont ordinairement funestes, un ou deux bains de vapeur russes opèrent une délivrance complète. Pendant que des personnes affectées de rhumatismes sont revenues des eaux d'Aix dans le même état de souffrance, d'autres se sont guéries de ces douleurs par les bains russes.

COMPAGNIE LYONNAISE

D'ASSURANCE

Contre l'INCENDIE et contre l'EXPLOSION du Gaz,

CI-DEVANT

COMPAGNIE NATIONALE,

Autorisée par Ordonnance royale du 16 juin 1839.

SIÈGE DE LA SOCIÉTÉ : rue St-Dominique, 11, à Lyon. — BUREAUX DE L'AGENCE : place des Terreaux, 2.

CONSEIL D'ADMINISTRATION.

MM. BALLEYDIER père, banquier, président du conseil d'administration.

BERGER-RAST, négociant.

CARLIER, agent de change.

CLÉMENT REYRE, négociant, membre du conseil général du Rhône et du conseil municipal de la ville de Lyon.

CAMILLE DUGUEY, caissier de la banque.

JOURNEL, avocat.

PLATZMANN (Gustave), négociant.

MM. POTTON, de la maison Pottion et Crozier.

RIBOUD, négociant, président du conseil des prud'hommes.

MM.

BALLEYDIER père, fils et Co, banquiers de la compagnie.

JOURNEL, avocat de la compagnie.

COSTE, notaire de la compagnie.

RICHARD, avoué de la compagnie.

CARLIER, agent de change de la compagnie.

M. DE NESLE, DIRECTEUR.

La COMPAGNIE LYONNAISE assure toutes les propriétés que le feu peut détruire ou endommager. Elle assure également le risque locatif et le recours des voisins.

Elle affranchit le locataire dont elle assure le mobilier dans une maison de simple habitation, également assurée par elle, du recours qu'elle pourrait exercer contre lui, comme subrogée aux droits du propriétaire. Elle assure, moyennant une prime particulière, contre les dégâts produits par l'explosion du gaz employé à l'éclairage, lors même qu'il n'y aurait pas incendie.

Cette compagnie offre à messieurs les Lyonnais l'avantage d'avoir son siège dans leur cité, et par conséquent, en cas de sinistre, de traiter directement avec leurs assureurs, de la part desquels ils ne peuvent craindre ni retards ni difficultés.

Ses tarifs sont modérés selon la nature des risques.

Messieurs les Lyonnais ne refuseront pas la préférence à cette institution toute lyonnaise, placée tout d'abord par ses garanties matérielles et morales au même rang que les compagnies les plus anciennes et les mieux établies.

Essence Américaine,

DE JOHN TENDER, PHARMACIEN, A NEW-YORK,

Spécifique approuvé contre les Maladies secrètes. Trois flacons suffisent pour une guérison qu'on obtient radicalement en quelques jours.

Dépôt chez M. ROMAN, pharmacien, rue du Plat, n° 13. — Prix du flacon : 5 fr.

AVIS.

FABRIQUE ET MAGASIN, quai St-Antoine, 16.

Nous avons signalé le Briquet-Millaud comme le meilleur qui ait paru jusqu'à ce jour, n'offrant aucun danger, pouvant se porter dans la poche, même étant débouché. Ce briquet est toujours garanti pour cinq années de durée.

Nous prévenons les amateurs que plusieurs colporteurs, qui vont dans les maisons et dans les cafés, se permettent de vendre des briquets qu'ils disent être des BRIQUETS-MILLAUD, ce à quoi le public ne doit point avoir confiance, attendu que le sieur MILLAUD n'a vendu et ne veut vendre à aucun colporteur de ses briquets; les personnes qui désirent les avoir ne peuvent les trouver que chez lui.

On trouve dans le même magasin la *Pommade minérale* pour faire couper les rasoirs, ainsi que l'*Essence du savon* pour faire la barbe. En se servant de ces produits chimiques du sieur Millaud, on est surpris des résultats avantageux que cela produit.

Chaque objet de son industrie porte la signature du sieur Millaud à la plume, afin qu'on n'ait confiance qu'à elle seule.

MAISON CENTRALE A PARIS.

ANCIENNE MAISON VUILLERMET.

AUX DEUX JUMEAUX,

Galerie de l'Argue, 44, 46, 48 et 50.

MICHEL ET BERTHE,

Successeurs,

Marchands Tailleurs de Paris,

Préviennent MM. les consommateurs, principalement ceux qui ont l'habitude de se faire habiller dans la capitale, qu'ils trouveront dans leurs magasins un choix considérable d'habillements tout confectionnés, et une quantité d'étoffes en pièces de haute nouveauté.

Manteaux, Redingotes, Habits, Pantalons, Gilets, Robes-de-chambre, etc. etc.

En 40 heures

UN HABILLEMENT COMPLET ET DE COMMANDE SERA RENDU.

Les soins, la coupe et l'élégance que nous offrirons à nos acheteurs, sont pour nous une garantie de la préférence.

HISTOIRE DE FRANCE

PAR ANQUETIL,

Continuée jusqu'en 1830

PAR TH. BURETTE.

4 beaux volumes in-8o de 600 pages. Le même ouvrage, pour le texte et l'impression, que celui vendu 50 fr. par les MM. Pourrat.

PRIX : 12 FRANCS.

Chez Prosper NOURTIER, libraire, rue de la Préfecture, 6, au centre de la rue.



BATEAUX A VAPEUR

DU RHONE.

SERVICE DE L'AIGLE.

Départ à cinq heures du matin.

Ces bateaux, très-spacieux, se distinguent par la supériorité de leur marche et la commodité des emménagements.

Les bureaux de la Compagnie sont quai de Retz, n° 45, et place de la Charité, hôtel de Provence.

M. SEVE, chapelier, rue de la Préfecture, n° 10, désire un Apprenti. — S'y adresser.



MARLEIX
FABR. DE COLS
TAILLEUR
GHEMISES
13, PLACE
PLATRE. LYON.

HOTEL D'AVIGNON.

On loue des chambres au jour et au mois. A toutes heures diners à 1 f. 25 c. et au-dessus, plus à la carte. Grande rue Mercière, n° 56, au fond de l'allée, vis-à-vis la rue Thomassin.